

## **L'art: du consommateur au producteur**

Dans le film *Going Down the Road* de Don Shebib, l'une des oeuvres majeures de la cinématographie canadienne, la séquence d'ouverture nous montre deux personnages qui quittent leur Cap Breton natal pour se diriger vers Toronto dans un climat d'euphorie et d'expectative pour se retrouver, une fois rendus à destination, au milieu d'un univers dont ils ne comprennent pas les enjeux et dont ils deviennent rapidement les victimes. Cette situation me ramène en mémoire une grande partie de mon enfance alors que je voyais la Péninsule acadienne où j'ai grandi se vider pour s'en aller ailleurs chercher du travail ou pour élire domicile à Montréal. Je me suis alors dit que cette situation que j'avais si longtemps identifiée comme faisant partie de l'errance acadienne était en fait une situation qui recouvrait l'ensemble des provinces maritimes et que nous habitons à l'extrémité d'un pays dont le centre (Toronto, Ottawa, Montréal) représentait une sorte de triangle des Bermudes où notre imaginaire s'engouffrait depuis des générations. Ceci étant dit il faut voir qu'il y a quand même une grande différence entre l'Acadie et le reste des provinces Maritimes. Cette différence elle tient sans doute à notre identité francophone, identité qui fait de nous, à l'intérieur du Nouveau-Brunswick, une composante comparable, toutes proportions gardées à celle de la francophonie dans l'ensemble du Canada. Même situation dans la ville où nous nous trouvons aujourd'hui, Moncton, qui compte elle aussi un tiers de population francophone.

Cette situation qui nous a isolé durant très longtemps nous a cependant donné, comme au Québec, une identité particulière, identité qui fait de nous des Acadiens mais dont la définition est restée et demeure, sous bien des aspects, assez embrouillée. La dimension la plus problématique de cette définition identitaire a trait à la localisation de l'Acadie elle-même. Où se trouve l'espace acadien comme tel car pour définir un espace culturel il faut en arriver à zoner le lieu que l'on veut circonscrire autrement l'on se perd dans une diaspora aussi floue que dangereuse. Je dis flou car on finit par se confondre avec le décor et dangereuse parce que tout individu a besoin de repères pour s'orienter autrement il se perd dans un paysage qui a vite fait de l'absorber. C'est sans doute ce qui s'est produit en Acadie c'est à dire que nous avons eu durant très longtemps une attitude voulant que partout où il y avait un Acadien c'est là où se trouvait l'Acadie. Dans les années soixante-dix, dû en très grande partie à des artistes qui ont travaillé à corriger cette idée d'un espace éclaté et global pour lui donner un espace culturel, l'Acadie a développé une consistance plus ferme et une image qui l'identifie aux Maritimes de son origine beaucoup plus qu'à tout autre lieu. C'est ainsi que l'espace réel du territoire s'est peu à peu ajusté à l'espace virtuel produit par la culture et son expression artistique pour donner de nous une image plus tolérable que celle d'éternels déportés à la recherche d'un pays perdu.

Lorsque je suis revenu de mon errance étudiante, parcours qui m'avait mené de la France aux États-Unis, je me suis fixé à Moncton pour des raisons de commodité mais aussi parce qu'il se produisait dans cette ville une affirmation identitaire qui faisait de nous des Acadiens d'Acadie et non des Acadiens d'ailleurs. Il faut dire aussi que je ne suis pas le seul à avoir fait ce choix ce qui m'a permis de faire en sorte que nous nous sommes épaulés mutuellement pour entreprendre un travail que nous poursuivons toujours mais dont on commence, ici comme ailleurs, à saisir les enjeux, les résultats et les défis. Cette activité a aussi consisté à intervenir dans la mentalité pour effectuer un certain nombre de changements au niveau de la perception que nous avons de nous-même. Toute révolution, tout changement majeur dans la perception d'une collectivité se fait d'abord au niveau culturel avant de se concrétiser dans des prises de position politiques ou des retombées d'ordre économique. Ce changement il est le résultat d'un travail patient, car l'art c'est surtout un travail.

Les artistes, sont donc des travailleurs, de simples travailleurs, et il est important de ne pas dévier de cette dimension pour mettre de l'avant l'image d'une communauté artistique dont le vedettariat et l'ego seraient les plus grands traits d'affirmation. L'art est le plus puissant moyen de communication qui soit. Le pouvoir l'a très bien compris puisqu'il s'est souvent associé à l'art pour créer ses produits de propagande, les intellectuels l'ont aussi compris puisqu'ils ont souvent eu recours à l'art pour illustrer leurs idées, les gens d'affaires également puisqu'il ont compris que l'art fait vendre, les gens d'église eux craignent les changements sociaux qu'il risque d'enclencher, les scientifiques eux aussi en sont conscients puisqu'ils ont engagé, pour discréditer l'art, l'un des plus grands combats intellectuels que l'humanité ait jamais connu. Il faut dire à ce chapitre que la science n'est pas la seule qui cherche à dominer l'art puisque tous les secteurs que nous avons cité ont eu aussi, à leur manière voulu le contrôler. En tant qu'artiste nous avons accès à ce pouvoir de changement, à cette possibilité de devenir des producteurs de conscience et des agents de transformation, le problème c'est que nous y avons rarement cru. Qu'est-ce donc qui génère à l'endroit de notre champs d'activité, une si grande méfiance et une si grande inquiétude?

Ce qui inquiète vis à vis l'art et les artistes qui en sont les représentants c'est cette connaissance du langage dont ils savent le maniement, les enjeux, la subtilité. Le langage que les artistes font évoluer et dont ils nous font découvrir l'enchantement pour donner de nous et du monde qui nous entoure une nouvelle version, une nouvelle image qui ressemble à la vie dans son incessant renouvellement. Ce n'est pas pour rien que le mot art se retrouve dans le verbe articuler qui en constitue le prolongement. Nous savons tous, même sans jamais en avoir entendu parler que l'art intervient directement dans la mentalité en générant des émotions qui nous font passer à l'action, qui nous engagent au-delà de la raison et, dans certains cas, qui nous transportent au-delà de notre vie même. L'art est aussi un témoignage, il constitue la chronique de l'humanité. C'est ce que nous allons laisser. Non pas la compilation des événements qui se sont produits mais le récit des rêves et des idées qui nous aurons fait vivre à un certain moment, qui nous aurons rassemblés ou désunis lors de notre passage sur cette Terre.

Au cours de ces dernières années l'art, ici comme ailleurs, s'est orienté vers des stratégies qui l'ont ramené vers des dimensions plus serviles qui ont sérieusement compromis sa pertinence. C'est ainsi que l'on s'affaire à calibrer des produits qui répondent à des besoins, besoins qui reproduisent tous les signes d'une expérience esthétique ou artistique mais qui sont loin de soulager la grande misère spirituelle dont notre époque semble atteinte. Il est surprenant, à titre d'exemple, d'apprendre que le disque *Beat It* de Michael Jackson a vendu plus de copies que Bob Dylan durant toute sa carrière. Parfois l'on se demande si ce ne sont pas les vendeurs, plus que les produits qu'ils vendent, qui sont en voie de devenir les grands artistes de ce siècle ce qui a fait dire au romancier américain Gore Vidal, avec l'ironie qui le caractérise, que les messages publicitaires seraient en fait la seule grande forme d'art de notre époque.

Les artistes à leur tour ont souvent emboîté le pas à ces diverses stratégies de production, de marketing et de consommation. C'est ainsi que l'on a vu et verra sûrement de nombreux rapports de consultants, étoffés de chiffres et de statistiques à n'en plus finir pour justifier et surtout financer une activité qui, au départ ne peut s'accomplir que dans un climat de confiance et de détente. De la même manière on associe souvent l'art à une stratégie qui l'apparente à l'industrie lourde. À ce sujet on n'en finit plus de l'analyser pour inciter les artistes à produire sur commande ou presque des oeuvres qui conviendront à la perception du moment. Des oeuvres jetables, consommables sur le champ ou presque et qui perdront leurs signification dans les mois sinon les semaines qui suivront. Lorsqu'on donne aux gens ce qu'ils veulent, il y a de fortes chances qu'on leur donne ce qu'ils ont déjà, et on les prive ainsi du merveilleux, de la magie et du secours dont ils ont besoin pour établir entre eux et ceux qui les entoure

ce dialogue que seul l'art est capable d'articuler au moyen d'un langage que l'intuition, et rarement la science, est seule en mesure de pouvoir formuler.

Nous ne sommes pas les seuls à faire face à ce danger. Il s'agit en fait d'une stratégie qui consiste à nous affamer d'un point de vue spirituel pour créer une insécurité que seul peut apaiser la plus grande entreprise de consommation qu'à connu l'humanité. Cette situation fait désormais partie de notre époque, de notre espace et pour ainsi dire de notre croyance. L'on se souviendra des appels répétés du maire de New-York, incitant les gens à venir dépenser un maximum d'argent dans sa ville pour combler le désarroi qui s'y était installé suite à la destruction des tours du World Trade Center. Il y a là matière à réflexion mais aucune conclusion n'a su se faire l'écho en profondeur de cette crise qui a secoué notre civilisation. Ce que nous avons vu de plus conséquent suite à ce drame, c'est la grande quantité de démissions de gens qui se sont aperçus soudainement du vide et de l'inutilité de leurs gestes face à cette catastrophe monumentale, face à cette consommation hystérique qui nous embrouille bien plus qu'elle ne nous rassure. Dans ce vide l'art apparaît comme un espace de prière, de méditation et de transformation. Il nous donne les outils pour faire de nous des producteurs et non plus de simples consommateurs obéissant à la mode et aux inquiétudes du moment. L'art nous incite à devenir les artisans de notre destin, à intervenir dans notre vie, à lui donner la direction dont notre âme a besoin pour poursuivre son trajet.

Tout ceci peut vous apparaître comme une immense digression. En fait il n'en est rien puisque cette notion de consommation se retrouve partout dans l'hémisphère-nord. Elle nous atteint ici non seulement dans notre vision culturelle mais également dans notre rapport au monde qui se reflète dans l'art que nous produisons, dans sa diffusion et dans sa pertinence. Notre persona, en tant qu'habitant des provinces de l'Atlantique, en est une qui s'insère dans une idéologie qui nous fait croire que le salut viendra de l'extérieur, que nous sommes incapables de générer ici notre vision des choses et que nous devons nous insérer dans celle qui se fabrique ailleurs. Cet état de faits a donné lieu à une démotivation profonde qui nous a fait croire que le défi était trop grand et que nous devrions fuir cette terre de malheur pour aller travailler ailleurs sur les vrais chantiers. Cette attitude est générale. Elle s'applique autant aux travailleurs culturels qu'à ceux du secteur industriel. Elle est selon moi le principal handicap au développement de l'espace atlantique car elle entraîne la perte des jeunes soit du plus grand potentiel énergétique de toute collectivité. Cette situation provient sans doute de l'impossibilité à générer ici même un défi à la hauteur des aspirations de cette jeunesse mais aussi de l'impossibilité à résister à une attraction que nous ressentons tous et qui nous dit que l'extérieur constitue notre véritable lieu de défi, celui où nous allons faire nos preuves définitives. Je me souviens d'avoir fait le voyage de Caraquet à Montréal, à l'époque où je préparais un film sur le Taxi Cormier, en compagnie d'un jeune homme qui s'en allait à Montréal conduire les grosses charrues car selon lui le fait que la ville soit plus grande ne pouvait faire autre que de nécessiter de plus grosses machines et qu'il allait vivre là, il en était certain, l'expérience la plus exaltante de sa vie.

Je ne dis pas que nous devrions nous insurger contre tout ce qui se fait ailleurs mais nous devons garder à l'esprit le fait que notre espace se voit actuellement fortement influencée, j'allais dire colonisée, par l'image que l'on perçoit de nous et celle que nous avons générée ici, les deux étant souvent le fruit d'une symbiose alarmante. Toute forme d'expression s'articule selon moi sur trois dimensions soit la culture qui en fournit le support et la toile de fond; la forme qui en manifeste le langage, la dimension actuelle et le sens dont on espère qu'il assurera à l'oeuvre une longue vie, une vie plus longue que la nôtre. C'est à ce niveau que se manifeste la fonction de témoins que remplissent les artistes la plupart du temps à leur insu. Si nous appliquons ces dimensions à l'espace atlantique nous pouvons dégager

certaines particularités qu'il est intéressant de constater tant chez les Acadiens que chez les autres groupes et collectivités avec lesquels nous partageons cet espace.

La première constatation, celle qui serait peut-être la plus importante celle qui se dégage de la toile de fond culturel, tient au fait que notre culture se voit souvent contrainte par un passé qui nous met en relation avec une continuité qui a pour effet de nous sécuriser. Il n'y a rien comme le bon vieux temps pour nous donner une identité commune et nous faire revivre le même vécu au lieu de vivre ce que nous avons à vivre. L'expression de ce passé s'inscrit majoritairement dans le folklore qui ici, plus souvent qu'autrement, se manifeste comme un envahissement de l'espace actuel. Le grand avantage du passé c'est qu'il n'évolue plus mais il exige des vivants une énergie comparable à la résurrection des morts. On peut le déguiser, le transformer, l'électrifier, le digitaliser, il reste que le passé c'est le passé et que sa force s'inscrit beaucoup plus dans le fait que l'art devient ici non pas l'affirmation d'une originalité mais le prolongement d'une expression qui s'apparente beaucoup à la mythologie. On sait que la force de toute mythologie tient dans son habilité à simplifier des situations complexes. À ce sujet on a remarqué que le retour au folklore, le retour aux sources, se fait quand il y a insécurité sociale ou manque de directions dans la collectivité. Si tel est le cas on pourrait dire que nous sommes insécures et que nous manquons de direction depuis très longtemps.

Entre la modernité qui nous atteint de l'extérieur et la tradition qui nous définit de l'intérieur, il se produit un tiraillement qui n'a pas fini de nous harceler. Nous entrons ici dans la deuxième phase, dans celle du présent soit le monde des formes et du langage. Comment donner consistance à notre vécu, comment l'articuler pour le transmettre aux autres et le livrer avec une clarté suffisante pour qu'il puisse servir de mémoire pour les générations qui viendront. En Acadie par exemple où l'oralité et le folklore ont dominés jusqu'au début des années soixante-dix, il n'y a pas moyen de savoir quel était l'espace émotionnel qui a existé chez nos ancêtres et même chez nos grands-parents. Est-ce pour cette raison que la poésie dont le propos est fortement teinté sinon monopolisé par l'émotion, s'est faite si présente dans notre jeune littérature? Il ne faudrait pas dire que cette mémoire n'a pas existé mais elle s'est fondue dans l'oralité et, faute d'institution pour la consolider, elle s'est perdue dans la nuit des temps et nous n'y avons plus accès.

La seule fois où il m'a été donné de voir l'espace culturel atlantique dans une perspective globale s'est produit lorsque j'ai travaillé comme commissaire pour l'Exposition d'art Atlantique Marion McCain. J'ai alors vu un ensemble d'images, de peintures, de sculptures, de céramiques, d'installations, de collages, de gravures et de photographies des quatre provinces de l'Atlantique et j'ai été à même de constater à quel point cette schizophrénie, cette division nous habitait, à quel point on la retrouvait non seulement dans l'espace naïf de ceux qui n'ont pas de formation académique mais également chez ceux qui ont cette formation et qui s'appliquent à y incorporer une dimension naïve. L'essai que j'ai produit pour le catalogue a pour titre : *Énigmes et anecdotes* puisque l'art contemporain, selon moi, propose des énigmes qui ne sont jamais claires et définitives tandis que l'art naïf raconte des anecdotes qui sont toujours facilement accessibles, pleines de charme et d'humour. Les premières s'adressent à l'esprit, les deuxièmes portent au cœur. Il est donc évident que dans l'ensemble ce seront ces dernières, les anecdotes, qui vont plaire au plus grand nombre tandis que les premières, les énigmes, seront abandonnées à ceux qui ont le temps de réfléchir et de se morfondre pour donner un sens à l'époque dans laquelle nous vivons. Le célèbre dramaturge allemand, Bertold Brecht, a dit quelque part: "L'homme qui ri n'a pas encore entendu la terrible nouvelle."

À Halifax par exemple j'ai toujours été intrigué à l'idée de mettre en parallèle les riches collections d'art naïf de la Art Gallery of Nova Scotia et l'activité à la fine pointe de l'avant-garde qui s'y

est déroulé surtout dans les années 70-80 autour du Nova Scotia College of Art and Design. Je me souviens par exemple, de la très belle exposition à propos du monde de Maud Lewis, de son destin tragique et du fait qu'elle arrivait à créer cette fraîcheur comme une sorte de foi naïve dans la beauté. Walter Benjamin a dit : "C'est par ceux qui sont sans espoir que l'espoir peut nous être rendu." En voyant cette œuvre on ne peut faire autrement que réaliser à quel point l'art est un don du ciel. Je me souviens aussi au Nova Scotia College of Art and Design du symposium Benson and Hedges où j'ai rencontré Josef Beuys, l'un des trois plus grands artistes visuels de la deuxième moitié du XXe siècle. Une rencontre à laquelle il y avait aussi Carl André, Daniel Buren, Michael Snow et Michel Heizer assurément parmi les très grands artistes de ce siècle. Je me souviens de la phrase de Beuys à l'effet que nous sommes tous des artistes. Ces deux événements se sont produits à Halifax et font état de degrés de sophistication tout à fait différents. Entre Maud Lewis et Josef Beuys il y a une affinité qui ne tient qu'à une question d'articulation et il y a sans doute plus de rapprochements à faire que de divergences à trouver. De la même manière il y a un rapprochement entre la tradition et la modernité qu'il est important d'accomplir, entre la tradition qui nous sécurise et la modernité qui nous remet face à nos exigences pour donner un sens à notre présent car le grand art n'est pas fait pour nous changer les idées mais bien pour nous confronter à ces mêmes idées.

En ce qui nous concerne, dans notre présent atlantique, il semble bien que l'art qui nous confronte provienne de l'extérieur, celui qui nous conforte : la tradition, le folklore, l'oralité provient de l'intérieur. Il faut voir aussi que le folklore trouve son public fidèle qui y voit l'expression d'une collectivité où transparait la joie de vivre. En Acadie c'est une chose que nous connaissons bien puisqu'il s'agit là d'un slogan dont on se sert à profusion pour camoufler notre mélancolie un peu comme on demande aux pauvres de déménager durant les jeux olympiques pour ne pas nuire à l'image qu'on veut donner d'une ville propre et impeccable. Cette joie de vivre fait en sorte que tandis que nous sommes à faire la fête, d'autres s'occupent de formuler des politiques et des projets dont nous serons plus tard dépendants sinon exclus sinon victimes. En Acadie par exemple, et ceci vaut aussi pour la francophonie hors-Québec, on pourrait compter sur les doigts d'une seule main les gens qui détiennent des postes de commandement dans des *sociétés* telles que le Conseil des Arts du Canada; Radio-Canada; Télé-Film Canada ou l'Office National du Film du Canada. Passons rapidement sur cet aspect puisque l'heure est ici à la réflexion et non à la contestation mais il reste que, les deux sont étroitement liés même si nous vivons à une époque où les images ont pris le pas sur les idées.

Notre image, pour en revenir à elle, est donc fortement conditionnée par la tradition et elle nous exclut, jusqu'à un certain point, des mécanismes de décision. Nous avons une responsabilité face à cette image car nous l'avons acceptée, nous l'avons générée et nous l'avons diffusée mais l'heure est peut-être venue, en tant qu'artiste, de contribuer à la transformer pour qu'elle soit un peu mieux ajustée aux défis qui nous attendent. Durant longtemps nous avons exporté dans les médias une image presque exclusivement traditionnelle, ce qu'avait déjà remarqué Lysianne Gagnon, il y a une dizaine d'années, lors d'une conférence à Memramcook sur les relations Acadie-Québec, mais il me semble que cette remarque vaut aussi pour une grande partie de la production de l'espace culturel atlantique.

Pour ce qui est de la modernité nous nous sommes souvent cantonnés à un rôle de consommateur et nous nous sommes résignés à importer de l'extérieur des productions qui font croire au public d'ici que nous n'avons pas les moyens de faire mieux ou que notre réalité est si pauvre qu'elle ne saurait générer un discours qui ferait part de nos différences ou d'une contribution équivalente. L'art contemporain est ainsi devenu le fait des grandes villes où se sont réfugiés nombre de nos artistes que nous accueillons à l'occasion comme des héros qui auraient échappé à notre médiocrité. Pour ce qui est des efforts que nous déployons pour nous insérer dans le parcours de cette modernité il faut bien voir

qu'ils tombent sous le poids d'une conjoncture économique qui fait en sorte que nous mettons en place des mécanismes et des infrastructures destinés à faire de nous des créateurs d'emploi beaucoup plus que les générateurs d'un art authentique et original. Le cas du théâtre et du cinéma est particulièrement évocateur de cette situation. On y retrouve peu de créations originales mais une insistance et une propension à importer le talent d'ailleurs tandis que nous nous sommes réservés les rôles essentiels et modestes d'administrateurs, d'assistants et de coursiers. Ce n'est pas de cette manière que nous allons générer une nouvelle image de nous-même. Le spectateur ou la spectatrice qui voit un film se fiche pas mal du troisième électricien ou au mieux du deuxième assistant au directeur photo même si leur travail est essentiel à la production. Ce qu'il ou elle remarque ce sont les noms qui apparaissent à l'écran avant que le film commence et non ceux qui défilent quand on est en train de dégivrer sa voiture dans le terrain de stationnement. Tant et aussi longtemps que nous n'investirons pas dans une politique qui fait de nous de véritables producteurs culturels responsables nous serons condamnés à importer notre vision et notre image qui nous seront renvoyés comme des miroirs déformants ou des produits d'exportation et notre dépendance matérielle fera de nous d'éternels exclus de ces tables de décision dont nous subissons constamment les contrecoups.

Je pourrais tenir le même discours devant plusieurs autres groupes avec la différence qu'ici l'art peut contribuer à modifier cet état de choses. Car l'art est un langage puissant, en fait il est LE langage. Par lui nous pouvons intervenir dans la mentalité et fabriquer une autre vision de la réalité, une vision qui est en fait simplement la nôtre mais que nous nous sommes longtemps appliqués à nier. Il faut donc prendre cette réalité, se l'accaparer et l'articuler pour qu'elle nous soit claire et conséquente. L'art, par les liens étroits qu'il entretient avec le langage, est assurément en mesure de nous aider à fabriquer une telle transformation. Les civilisations, les sociétés et les collectivités, tout comme les individus, vivent de rêves et d'idées. Les artistes et les intellectuels sont ceux qui fournissent ces rêves et ces idées et c'est pourquoi ils sont si nécessaires et si dangereux. Ce n'est pas pour rien que toute dictature ou régime de droite qui s'empare du pouvoir va tout mettre en oeuvre pour se débarrasser d'eux car il les considère comme encombrants à ses sinistres projets. Nous n'en sommes pas là heureusement mais cet exemple illustre assez bien la force de l'art et la place qu'il tient dans l'élaboration d'un espace mental qui ne peut se faire sans l'aménagement d'un espace culturel adéquat.

Cet aspect prend sans doute en considération la troisième dimension soit celle du sens et de la mémoire qui trouvent leur résonance dans l'avenir. Nous sommes le folklore du futur c'est un fait, et nous vivons notre vie entre le passé où nous avons *été* et l'avenir dont nous savons peu de choses si ce n'est que nous en sommes responsables car, comme le disait le poète Raymond Leblanc: Nous sommes les seuls à vivre notre avenir. Comme toujours et comme partout cette solitude entraîne aussi un engagement face à notre implication entre l'être et le faire, entre la vision et l'action, entre l'image et le discours, entre la consommation et la production. Nous en sommes tous, dans les provinces atlantiques, à un tournant de notre histoire et il est peut-être nécessaire d'oublier pour un temps nos différences pour se concentrer sur l'affirmation d'une identité atlantique, une identité qui nous consoliderait dans l'affirmation d'un espace dont la mer demeure l'un des points communs mais qui verrait aussi et surtout à créer une convergence, une conscience qui nous donnerait une voix, un discours, un langage, et non seulement une image qui a si souvent fait de nous des figurants dans un film muet, comme ce fut trop souvent le cas jusqu'à présent. Dans ce travail l'art acquiert une importance centrale car elle seule permet de mettre en commun des expériences vécues et articulées à un niveau où l'émotion se transforme pour devenir le véritable langage de l'âme et du coeur.

Je reviens au film *Going Down the Road*, dont je vous parlais au début, et à son image, selon moi, la plus émouvante, celle où l'un des deux personnages revenu au Cap Breton écoute les

Gymnopédies d'Éric Satie en se souvenant de cette femme de rêve qu'il a rencontré par hasard dans un grand magasin de disque alors qu'elle écoutait cette musique qui fait contraste avec le paysage rugueux et austère où il est retourné. J'y vois une affirmation aigüe de cette schizophrénie, de cette division émotive, dont je parlais tantôt. La perception à la fois troublante et nécessaire de cette musique sophistiquée qui fait de nous des consommateurs, citoyens du monde, et par ailleurs l'appel de l'espace enchanteur que cette musique produit pour faire de nous les producteurs de cette nouvelle identité qui nous rendrait citoyens à part entière. Jusqu'ici le monde nous a parlé, en fait il ne cesse de nous parler, les médias en sont la preuve continue. Devant cet appel nous sommes restés étrangement silencieux ou nous nous sommes contentés de redire les mêmes choses et de refaire les mêmes gestes en augmentant le volume ou en intensifiant la performance. Reste à savoir ce que nous avons à dire d'original, de nouveau, d'actuel et de personnel; ce que nous avons à nous dire entre nous; ce que nous avons à dire aux autres. Dans les années 70, lorsque j'étais étudiant à Mount-Allison, j'avais un professeur, Colin Campbell, qui disait: "Culture is what they do to us, art is what we do to them." Je crois qu'il y a là l'essentiel d'un programme qui nous donnerait la maturité nécessaire pour ne plus être considéré comme les éternels exclus et les parents pauvres de l'un des pays les plus riches au monde.

---

Herménégilde Chiasson

Grand Barachois (N.-B.)

23 mai 2002